Document généré le 3 juil. 2025 20:59

Nuit blanche, le magazine du livre

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Fiction

Patrick Bergeron, Ève Dubois-Bergeron, Soundouss El Kettani, Émilie Fortin, Jean-Guy Hudon, Joël Lagrandeur, Laurent Laplante, Alexandre Lizotte, Michel Nareau, Yvon Poulin, Judy Quinn, Mélanie Rivet et Simon Roy

Numéro 125, hiver 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65719ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bergeron, P., Dubois-Bergeron, È., El Kettani, S., Fortin, É., Hudon, J.-G., Lagrandeur, J., Laplante, L., Lizotte, A., Nareau, M., Poulin, Y., Quinn, J., Rivet, M. & Roy, S. (2012). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (125), 16–29.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

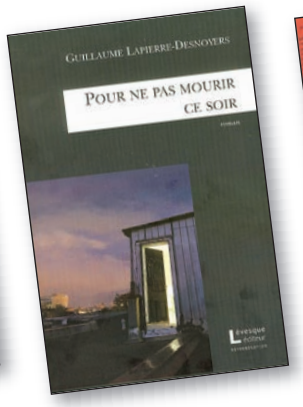
érudit

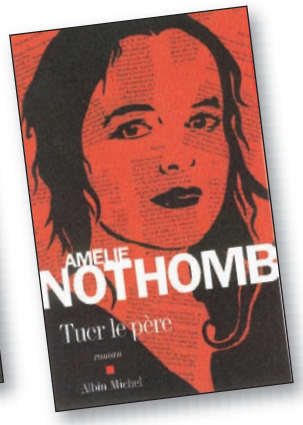
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

récit de voyage, policier, roman





Jean Désy
NEPALIUM TREMENS
XYZ, Montréal, 2011, 254 p. ; 22 $

Pareil au poète « aux semelles de vent », Jean Désy obéit une fois de plus à l'appel de l'ailleurs. Cette fois, il gagne le Népal, contrée lointaine aux sentiers tourmentés et aux sommets vertigineux. Pas plus que nous, il ne sait jusqu'où il pourra aller. « Question : une vie humaine vaut-elle une crête sommitale ? Oui ! dans la mesure où l'on est convaincu que la chose à vaincre, c'est soi-même. Le sommet et soi-même, ultimement, ne font qu'un. » Formulation équivoque dont le lecteur devra se satisfaire.

Très tôt, Désy est trahi par son corps. Un instant, on peut le croire frappé par le *mal des hauteurs*. Hypothèse d'autant plus plausible que Désy n'a rien dit d'un quelconque entraînement, lui qui, lors de telle de ses expéditions nordiques, prévoyait tout, jusqu'à la motoneige destinée au cannibalisme mécanique. Non, le mal de Désy est plus profond, plus généralisé, plus déconcertant. Pertes de conscience, vomissements, diarrhées font de Désy un démuni à la merci de toutes les arnaques. Et c'est là que le voyage trouve son sens : Désy est pris en charge par plus pauvre que lui, soigné, soutenu, transporté par des Népalais qui ne lui doivent rien. Pas un instant, le lecteur ne percevra en Désy une quelconque déception : ce qu'il reçoit de chaleur humaine vaut à ses yeux infiniment plus que la plus héroïque imitation d'Edmund Hillary. Le récit pivote désormais autour de cet imprévu et de cet essentiel. Désy peut délirer, retourner en rêve au Mont-Saint-Michel avec son « alterégoune » d'antan, baigner dans ses délires érotiques, ne rien enregistrer d'exotique, son voyage est réussi. Le lecteur refermera ***Nepalium tremens*** sans savoir au juste quel était l'objectif initial, mais assuré que Désy a trouvé, bien qu'amaigri et physiquement hypothéqué, ce qu'il cherchait. Même l'agitation de la rue que connaît alors le Népal se déroule sourdement. Ses fils, alertés par ses SOS, auront vu mieux que lui la contestation prendre son envol sous l'œil apaisant du bouddhisme.

Désy raconte ce *pèlerinage aux sources* avec un souffle et une candeur magnifiques. Ses rêves, il les étale. Ses doutes, il les avoue. Ses réminiscences littéraires ? Il se les sert comme autant de bouées de survie.

Laurent Laplante

Guillaume Lapierre-Desnoyers
POUR NE PAS MOURIR CE SOIR
Lévesque, Montréal, 2011, 226 p. ; 25 $

Finaliste au prix Saint-Pacôme (2011), Guillaume Lapierre-Desnoyers fait une entrée remarquée dans la planète polar avec son roman ***Pour ne pas mourir ce soir***. Des débuts qui rappellent ceux, fougueux, de Benoît Bouthillette en 2005 avec ***La trace de l'escargot*** : sans bouleverser les codes du roman noir, ces premières œuvres permettent le déploiement d'écritures à la fois denses et libres. Même style nerveux, même humour caustique.

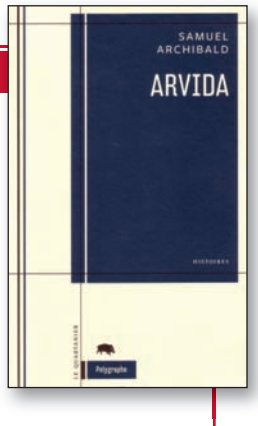
Ce récit progresse au rythme des assignations nocturnes de Carl White, photojournaliste au quotidien *Le Jour*. Alors que la ville dort, l'artiste déchu est appelé à couvrir accidents de la route et crimes sordides. La nécessité professionnelle sert alors de prétexte à la description du métier de photographe et des rouages des médias à grand tirage. Lors d'un mandat, il fait la rencontre de la talentueuse Tania Ficanemo, qui exerce les mêmes fonctions au journal *L'Express*. S'installera une rivalité obsessionnelle entre la belle Tania et le narcissique Carl.

Le caractère échevelé des réflexions de Carl White tend à diluer la force du propos. L'impression qu'on cherche par les digressions nombreuses du personnage à masquer une certaine minceur de contenu nous gagne à un certain point. Or après avoir tourné en rond quelque temps, l'histoire finit enfin par trouver son rythme. En appuyant sur le déclic de leur appareil photo, Carl et Tania mettent le doigt dans un engrenage criminel dont ils ne soupçonnent pas la portée. Assis bien malgré eux aux premières loges du théâtre improvisé de plusieurs exécutions violentes – dont celle du ministre de la Justice –, ils ne pourront s'en remettre à qui que ce soit, et devront tout miser sur leur nouvelle alliance forcée pour mener l'enquête et échapper à la sérieuse menace qui pèse sur leur vie. Bande de motards criminalisés et ripoux de deuxième zone ne leur feront pas de quartier…

Pour ne pas mourir ce soir n'a décidément pas volé sa nomination au prix Saint-Pacôme 2011 : une première œuvre dont le succès repose en bonne partie sur la profondeur de la plongée impudique dans la tête tourmentée de Carl White. La trame, conventionnelle, offre peu d'originalité, mais l'intérêt de cette première œuvre réside plutôt dans le style vif, énergique malgré ses excès, de Guillaume Lapierre-Desnoyers.

Simon Roy

Finaliste au Prix littéraire des collégiens 2012



Jacques Ferron qualifiait l'ancienne Ville-Jacques-Cartier de far-west avant qu'elle soit relativement policée au sein de Longueuil. L'*Arvida* de Samuel Archibald a cette qualité rare de présenter la sauvagerie et la folie d'un lieu sans tomber dans la caricature, le jugement lapidaire, le coup de gueule et le règlement de compte. Parler d'une petite ville, narrer les archives orales et dispersées d'une région, faire de la monographie paroissiale le socle d'une écriture vive, qui contourne, détourne, retourne les mille récits qui fondent tout lieu, voilà le défi bien relevé dans ce recueil d'histoires. L'ensemble acquiert sa valeur, son unité non pas de personnages, de manières de dire, mais bien du génie un brin débraillé du lieu, cet Arvida utopique, puis obsolète, puis agglutiné à Jonquière.

Ville fondée pour des besoins industriels, autour d'une usine, dans un lieu où « les routes interminables ne mènent nulle part », Arvida sert d'assise à l'entrée en littérature d'un raconteur d'histoires fort d'une belle capacité à écouter celles des autres. La ville ne trouve pas son relief dans une chronologie locale, dans une description des monuments d'importance ; aucun folklore, aucune nostalgie du terroir ne fondent ces histoires autour du pittoresque, du réalisme et du touristique. Au contraire, c'est la valeur de la transmission, c'est l'examen des témoignages fugaces de citoyens à la fois banals et forts en gueule qui permettent à Archibald d'arrimer son patelin d'origine à toutes les aventures mondiales, du 11 Septembre à la Seconde Guerre mondiale en passant par Marcel Proust et le Canadien de Montréal.

Écouter la rumeur du monde à partir d'Arvida, c'est être contemporain d'un univers qui n'efface pas le passé, et agir d'une périphérie des choses qui transforme le regard porté sur les combines à faire, les manifestations du mystère, les exploits sportifs du passé, les sous vite faits et perdus, les voyages débridés et insatisfaisants, les pulsions sexuelles, violentes. C'est surtout construire un langage qui amalgame la parlure locale, les legs de grands romanciers, le vocabulaire familial dans le but de construire une fête des mots, des sons, où l'humour suinte à chaque page. Archibald file la métaphore de la madeleine proustienne pour montrer le déficit littéraire, voire culturel, qui guette le conteur d'histoires formé à Arvida, mais il sait aussi, en nomade de ces chemins américains vers nulle part et en lecteur de Stephen King, que les vertiges de l'immensité et les mystères encore à découvrir dans un lieu construit en une centaine de jours laissent place à d'autres formes syncopées de mémoire, formes qu'il possède d'instinct.

Michel Nareau

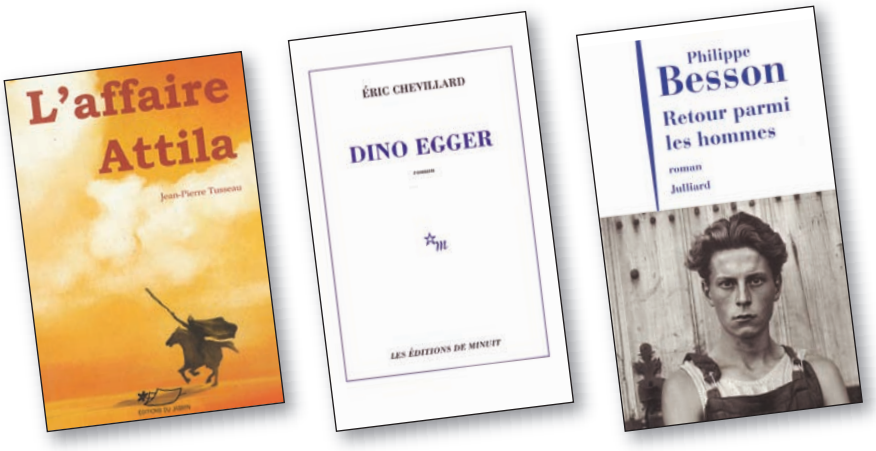
Samuel Archibald
ARVIDA
Le Quartanier, Montréal, 2011, 316 p. ; 25,95 $

Amélie Nothomb
TUER LE PÈRE
Albin Michel, Paris, 2011, 151 p. ; 24,95 $

On peut dire du dernier roman d'Amélie Nothomb qu'il porte sur l'apprentissage de la magie par un adolescent prodigieusement habile de ses mains. On peut évoquer son aspect « éducation sentimentale », puisque ce même adolescent s'entiche de la fiancée de son mentor. On peut enfin signaler son caractère américain (l'action se déroule principalement à Reno, à Las Vegas et dans un désert du Nevada) ou son côté forain (on y rencontre des jongleurs de feu au festival annuel de Burning Man à Black Rock City). Il y a de tout cela dans ce livre. Mais comme le suggère le titre, *Tuer le père* est avant tout un roman sur la paternité et la filiation conflictuelle.

Le pari peut sembler ambitieux. Comment innover sur un sujet ayant largement été exploité, surtout quand le titre, *Tuer le père*, affiche explicitement une tonalité œdipienne ? La réponse est plus simple qu'il n'y paraît : il suffit que ce livre ait Amélie Nothomb pour auteure. Celle-ci nous livre la clé de ses intentions quand un personnage déclare : « Moi, je pense qu'aucune séduction n'est aussi indispensable que celle d'un père ». *Tuer le père* est donc un roman sur la beauté mésestimée de la paternité.

De *Hamlet* aux *Frères Karamazov*, les histoires de parricides tendent à privilégier la perspective du fils. *Tuer le père* ne fait pas exception. Le principal point de vue que l'on suit, c'est celui de Joe Whip, un garçon déclassé qui apprend à devenir l'un des meilleurs magiciens que l'Amérique eût connus. Quand il quitte la maison de sa mère et de son beau-père qui ne l'aiment guère pour être formé par le plus grand magicien vivant, Norman Terence, on constate aussitôt que c'est un apprentissage de la vie qui l'attend. Norman le prend en affection et assume vite le rôle paternel qui lui est dicté par les circonstances. Quand il s'aperçoit que Joe aime Christina, sa



fiancée, il en est vexé, mais estime que c'est dans l'ordre des choses. « Tuer le père », c'est une manière d'aveu signifiant : « Tu es le père ».

Au fond, le charme de ce roman réside moins dans la figure du fils, Joe, que dans celle du père putatif, Norman, qui défie les stéréotypes. Nothomb s'impose chaque fois comme une romancière pleine de surprises. (Les véritables motivations de Joe, dévoilées à la toute fin du récit, le montrent bien.) Elle trace ici un portrait mémorable d'un homme pour qui la paternité équivaut au plus sacré des devoirs.

Patrick Bergeron

Jean-Pierre Tusseau
L'AFFAIRE ATTILA

Du Jasmin, Clichy, 2011, 144 p. ; 10 €

Voici un petit livre appelé à ébranler de grands mythes. Le peu que nous pensions tenir au sujet d'Attila, Jean-Pierre Tusseau le remet en question et démontre qu'il ne se fondait que sur d'improbables légendes. « Le passage en Gaules d'Attila n'aura pas dépassé trois ou quatre mois. La gigantesque bataille, présentée comme l'affrontement de deux mondes, la confrontation de la civilisation et de la barbarie, n'a guère duré plus d'une ou deux journées et l'armée romaine était majoritairement composée de 'barbares'. » Quant à l'émouvante rencontre du « fléau de Dieu » et de sainte Geneviève, peut-être nous séduirait-elle plus profondément si quarante ans n'avaient pas séparé la présence des deux personnages dans le même lieu.

Si Tusseau liquide assez efficacement plusieurs mythes tenaces, il ne parvient pas aussi parfaitement à réhabiliter Attila jusqu'à en faire un modèle de délicatesse. Oui, l'individu est frotté de grec et de latin, en raison de ses séjours comme « invité/otage » parmi les lettrés de la Rome antique, mais cela ne l'empêchera jamais d'apprécier l'art exquis de l'empalement ou les vertus aphrodisiaques des massacres massifs. Même l'amitié entre Attila et le Latin Aetius, pourtant verrouillée par un serment solennel de soutien mutuel, n'empêchera pas les deux chefs de guerre de s'affronter dans des combats déterminants. La lecture débouche ainsi non pas sur de nouvelles et complaisantes certitudes, mais sur des doutes prudents, ce qui vaut sans doute mieux.

Ce qui ressort nettement et utilement, c'est une perception nuancée de l'Empire romain. Assez tôt dans son évolution, il est fragilisé par le désintéressement de ses citoyens. Il a beau recruter par milliers des mercenaires venus de partout et nouer, comme avec les Huns d'Attila, de profitables alliances, il chancelle sur ses fondements. La diplomatie succède à la toute-puissance de la légion romaine et l'abrupt « *veni, vidi, vici* » de César se dissout en tractations souvent peu glorieuses. Attila préfigurait cette fragilité à venir.

Laurent Laplante

Éric Chevillard
DINO EGGER

Minuit, Paris, 2011, 153 p. ; 25,95 $

Depuis ***Mourir m'enrhume***, publié en 1987 alors qu'il n'avait que 23 ans, Éric Chevillard peut compter sur des lecteurs fidèles attachés à sa façon absurde et drôle de traduire l'expérience humaine. Un nom que l'on voit parfois écrit aux côtés de ceux de Jean Echenoz et de Jean-Philippe Toussaint, aussi publiés chez Minuit, cet éditeur qui diffusa entre autres Beckett et Duras. Comme tous ces auteurs, Chevillard cultive un art de l'antiroman, si l'on peut dire, en remettant en question les concepts de personnages et d'histoire. Dans ***Dino Egger***, il nous ramène à l'essence même du projet romanesque : les mécanismes de mise en fiction chez le démiurge. Tout auteur ne serait-il pas un être profondément insatisfait, dont l'inaccomplissement dans le réel serait résolu par le personnage qu'il met en scène, qui a le loisir de vivre *toutes* les possibilités offertes par la fiction ? Comme cet Albert Moindre, homme de peu d'envergure, qui se révèle soudain à lui-même au contact de l'« absence » d'un certain Dino Egger : « Force est de constater que le monde ne ressemble pas à ce qu'il eût été inévitablement si Egger avait vécu. Il faut se rendre à l'évidence : ce monde est tel parce que Dino Egger n'a jamais existé ». Réflexion sur le hasard et la nécessité dans l'évolution de la petite comme de la grande histoire, ***Dino Egger*** trace en creux le portrait de celui qui ne sera jamais. Le récit s'arrête parfois pour laisser place à une nomenclature numérotée complètement loufoque de toutes les inventions qui auraient pu naître dans la tête de cette non-personne, inventions qui auraient changé nos vies, par exemple : « le moteur à blouse », « l'art de façonner spontanément autour de soi avec chaque humeur sécrétée par le corps – sueur,

sperme, urine, salive – une coquille ronde ou conique joliment ouvragée » ou « le miroir réversible permettant de se voir de dos ». L'idée s'essouffle un peu par endroits, mais n'est-ce pas le sujet même du livre, le processus infini et lassant de creuser, creuser le vide, écrire, écrire le vide ? Le processus derrière toute invention, en fait.

Judy Quinn

Philippe Besson
RETOUR PARMI LES HOMMES
Julliard, Paris, 2011, 213 p. ; 27,95 $

Depuis maintenant dix ans, Philippe Besson a habitué ses lecteurs à une écriture généreuse, empreinte de justesse, de silence et d'intériorité. On pourrait dire : une écriture du clair-obscur. Une écriture qui non seulement s'embrasse en tant que questionnement, en tant que quête, mais aussi laisse à la noirceur ses pouvoirs d'illumination.

Retour parmi les hommes porte bien la signature de son créateur. On y retrouve Vincent, le jeune héros de son premier roman, ***En l'absence des hommes***, paru en 2001. Sept années ont passé depuis la mort d'Arthur, l'amour disparu. Sept années de voyages, d'errances, de fugues. Sept années de vide, de travail, de solitude. Sept années, surtout, d'acharnement à continuer… envers et contre tout.

« J'ignore absolument d'où me vient cette obstination à demeurer en vie » : ces mots de Vincent constituent sans doute l'une des phrases-clés de son récit. Car les traces de la perte, les échos de l'effondrement qu'a provoqué en lui la mort d'Arthur, Vincent ne les a pas niés. Ç'aurait été comme nier ce qui avait été. Nier la beauté – le feu comme la brûlure, le brasier comme les cendres. Au contraire, toutes ces choses, il les a portées, il les porte toujours, comme autant de blessures certes, mais comme autant d'ouvertures également : failles, dégagements et avancées.

Sans doute est-ce de là, d'ailleurs, que Vincent puise son obstination à demeurer en vie : du vide même qui le porte et le déporte, le malmène aussi, l'astreint au souvenir de l'amour, au respect de sa perte. Au fond, c'est un peu comme si Vincent avait, par excès de douleur, posé une croix sur sa propre vie afin de mieux marquer la mort d'Arthur et la présence, toujours bien vivante, de l'amour partagé.

Et puis voilà que, soudain, presque à son insu, là, sur cette croix, sa vie, vient se recueillir un autre. Et que, de la mort, ressurgit la vie, l'ombre d'une vie, mortelle elle aussi. Ainsi vivent les hommes, après tout, et à cela, nul ne pourra rien changer. Car que sommes-nous, les uns pour les autres, sinon la promesse, sans cesse renouvelée, d'une nouvelle perte ?

La sublime promesse de l'ombre.
Le mystérieux attrait.
Aimer.

Alexandre Lizotte

Premier roman

Depuis quelques décennies, les romans historiques connaissent un regain de popularité au Québec. Parmi ceux-ci, les divers épisodes historiques mettant aux prises les Français ou les Canadiens français et les Anglais ont bien souvent occupé une place de choix ; et c'est dans cette veine que s'insère le tout premier roman de Marcel Lefebvre, dont l'action se déroule pendant les troubles de 1837 au Canada.

Cette œuvre nous présente rapidement un triangle amoureux original mettant en scène une jeune Amérindienne, un patriote canadien-français sous les ordres de Wolfred Nelson et la fille d'un colonel anglais. L'idée est novatrice, mais aurait toutefois pu être mieux exploitée : on réalise rapidement que l'histoire d'amour se déroulera surtout entre le patriote et l'Anglaise, alors que l'Amérindienne, en proie à la jalousie, se retrouvera laissée pour compte.

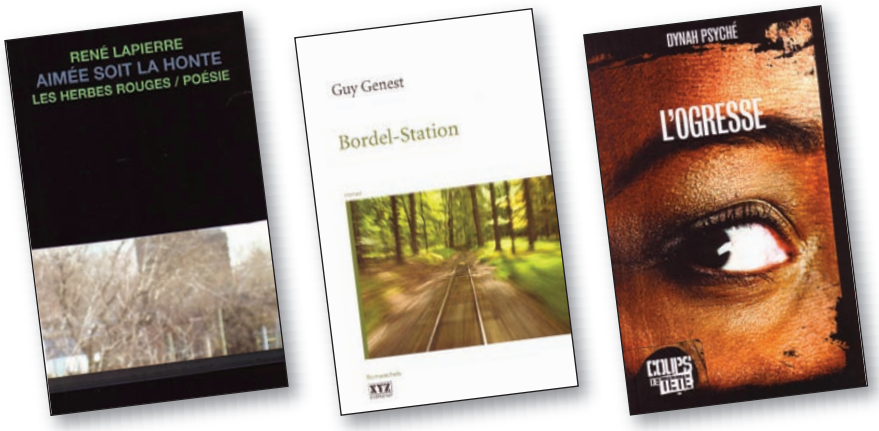
À ce moment, l'on pourrait s'attendre à une trame un peu convenue exploitant la question des amours entre Anglais et Canadiens français au temps de la rébellion ; toutefois, le récit dépasse rapidement cela pour dépeindre la cause des patriotes comme celle de la liberté du peuple au-delà des simples tensions ethniques. Dans cette mesure, le choix de mettre en scène le chef patriote Wolfred Nelson, qui est d'origine anglaise, n'est pas innocent.

En effet, le déchirement habituel à la ***Roméo et Juliette*** que l'on retrouve généralement dans ce genre d'œuvre est rapidement réglé, du côté francophone : la relation entre le Canadien français et l'Anglaise étant dévoilée au grand jour en pleine assemblée patriote grâce aux bons soins de l'Amérindienne jalouse, Nelson, fort de son mariage avec une Canadienne française, donne rapidement sa bénédiction à cette union, d'autant plus que la fille du colonel anglais est prête à affronter son père pour rester auprès de son amoureux. Du côté anglophone, par contre, le schéma est plus classique, et les militaires anglais éprouvent toujours de la difficulté, habituelle dans ce genre de roman, à accepter qu'une Anglaise puisse fréquenter un Canadien français. Au final, tout se terminera bien pour les amoureux, et le fils illégitime de cette union sera présenté comme un véritable symbole de la tolérance et du multiculturalisme québécois.

Joël Lagrandeur

Marcel Lefebvre
LES AMANTS DE 1837
Libre Expression, Montréal, 2011, 299 p. ; 24,95 $

poésie, roman, roman « baroque »



René Lapierre
AIMÉE SOIT LA HONTE
Les Herbes rouges, Montréal, 2010, 97 p. ; 14,95 $

L'œuvre remarquable de René Lapierre montre, depuis une trentaine d'années, un intérêt soutenu pour l'idée de communauté, qui se traduit notamment par une mise en question du seuil de négociation entre l'espace intime et l'espace réel partagé. Celle-ci est récemment devenue plus explicite, en se saisissant de l'expérience du sujet migrant et en se situant, avec ***Traité de physique*** (2008), en régime soviétique. L'apparition d'une énonciation au *nous,* venant abstraire et sonder, à une profondeur philosophique, les enjeux s'adressant aux personnages, signalait une tentative de redéfinir la collectivité à partir de la rupture avec l'origine et l'espace social, sur une logique de l'intersubjectivité.

La transposition de cette tentative en sol québécois, avec ***Aimée soit la honte***, est saisissante. Elle prend la forme d'un dialogue intensif avec le lecteur, par lequel s'effectue une recherche active et inquiète de lieux communs, sans acquis du côté de la mémoire collective. La réalité politique et sociale apparaît étrangère, totalitaire, répondant à une raison extrinsèque qui détermine une forme d'exil intérieur : « Ce que nous sommes, ce que nous savons nous est retiré. Nous apprenons des lois inhumaines ». Lapierre entreprend de revaloriser la honte, parle dans l'orbite de cette émotion déconcertante qui lui semble garante de notre capacité de distanciation et lui laisse entrevoir la possibilité d'un rapport autonome, intuitif à la morale et à l'identité. Il montre aussi en elle le domaine du privé, du caché, la part d'invisible qui voile les sujets et que les œuvres et la parole s'emploient à relier : « D'où parlons-nous, à quoi nos voix touchent-elles ? Que font-elles dans le désordre, dans les chambres des mots ? » Se dessine ainsi une figure de l'espace intérieur, qui permet à l'écrivain d'imaginer une communauté de réfugiés et de s'associer à elle, en un pays pourtant chaque fois singulier, tapissé des voix qui nous ont atteints, reconnus. Mosaïque de temps et de lieux, comme en témoigne le réseau de références intertextuelles que tisse de livre en livre une œuvre qui, dans un paradoxe apparent, tend à susciter une prise de conscience collective en rendant caduque l'idée même de singularité culturelle.

Ève Dubois-Bergeron

Guy Genest
BORDEL-STATION
XYZ, Montréal, 2011, 182 p. ; 22 $

Bordel-Station est un roman d'initiation. Jean-Pierre, étudiant en droit, toujours puceau, a dix-neuf ans lorsqu'il descend du train. Son papa lui a dégoté un emploi de garde forestier dans un bled perdu entre La Tuque et Sanmaur. Il est content, son papa, fiston va faire ses classes et connaître la « vie rude et vivifiante des bois ». Jean-Pierre, lui, envie tous ceux qui ont le bonheur de se trouver ailleurs. N'importe où ailleurs.

Mais cela, c'est avant de découvrir l'hôtel qui a valu à la petite gare son surnom de Bordel-Station. C'est avant de découvrir la belle Lili. Profession : travailleuse du sexe, qui aime ouvrir les jambes non pour ce que ça rapporte, mais parce que c'est donc beau en soi. C'est avant de découvrir la non moins belle Carole, chatte sauvage, au passé plus lourd que la précédente, dont le cœur et le sexe sont à reconquérir. Si Jean-Pierre s'est toujours imaginé que sa première expérience se déroulerait hors des projecteurs, à l'insu du reste de l'univers, enrobée de fanfreluches, de grands sentiments et d'amour éternel, Émeri Dugal et Madame Rose ont tôt fait de le détourner de ces « niaiseries-là ». Pour celui qui, au départ, ne pouvait concevoir n'être qu'un numéro pour celle qu'il aurait choisi d'aimer, un garçon qui n'avait jamais été plus loin que les baisers, les enlacements mal assurés, le voilà bientôt soûl de fantasmes. Progressivement, au cours de ces quelque 120 pages, c'est une nouvelle conception de la vie (sexuelle) qui se forge. Dans cette forêt où, apparemment, le travail vient à manquer, le ventre de Jean-Pierre fend de désir pour ces deux prostituées. Seule la réalité du bordel persiste, cette nouvelle vie qui sue d'odeurs d'amour. Si Jean-Pierre est parti naïf de chez lui, c'est transformé, voire corrompu, sentant l'amour à plein nez et beaucoup moins carriériste qu'il revient chez lui.

Guy Genest a fait des études en lettres à l'Université Laval. Aujourd'hui, il enseigne la littérature au cégep de Limoilou. Cela fait beaucoup de mots et sans doute beaucoup de théorie littéraire dans lesquels a baigné cet auteur multidisciplinaire. C'est peut-être pour cette raison qu'en lisant ***Bordel-Station***, j'ai eu l'impression d'être devant un canevas appliqué à la lettre. Je disais précédemment que c'était un roman d'initiation. Voilà. Point à la ligne. C'est bien, c'est

divertissant, mais sans mauvais jeu de mots, on ne s'éloigne pas tellement des sentiers battus. J'aurais aimé un peu plus de fantaisie, plus de vulgarité typique au bordel, voire plus de sexe… ***Bordel-Station*** aurait fait scandale au XIXe siècle. En 2011, il semble un peu dépassé.

Émilie Fortin

Dynah Psyché
L'OGRESSE
Coups de tête, Montréal, 2011,
117 p. ; 14,95 $

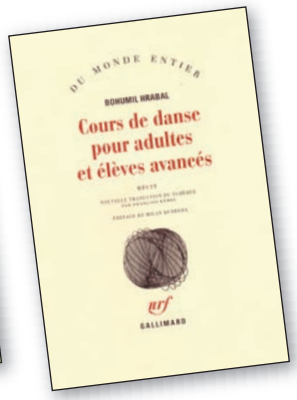
Il peut s'écrire de bien jolis poèmes de l'horreur. Héritière de l'ogritude, Sophonie est porteuse d'un don. Celui de manger. Condamnée à tout ingurgiter, de la juteuse mangue fraîche à la pourriture de la charogne qui marine dans ses jus naturels, la reine de l'absorption absolue peut tout digérer : terre, métaux, vermine, cadavres… Comme si la découverte de tous les sens passait par l'appréciation du goût, elle avale goulûment le monde, quand elle n'avale pas littéralement du monde : placenta, fœtus, nouveau-né, auriculaire d'enfant, nain vicieux, tout finit englouti dans son estomac-ravine, là où semble attendre d'être nourri un éléphant. ***L'ogresse*** est le troisième roman de Dynah Psyché paru aux éditions Coups de tête.

Alors qu'elle aurait pu se complaire dans une peinture stérile (indigeste ?) du grotesque, l'écrivaine née en Martinique fait la preuve que le choix du sujet importe parfois moins que son traitement. En un peu moins de 120 pages réparties en 52 chapitres très aérés, Psyché exerce son art incantatoire de manière envoûtante. Rythmé tel un poème scandé aux reprises obsessionnelles, le texte pourtant moderne dans la forme s'inscrit dans une filiation bien racinienne : comme une malédiction, le drame se noue autour d'une famille à la généalogie adultère et incestueuse où le destin « a été décidé par les puissances de domination ». Or si le nœud inéluctable suffit déjà à convaincre de la force des enjeux mis en œuvre, c'est surtout dans l'abondance et le carnavalesque rabelaisiens que l'on adhère contre toute logique à cette proposition baroque inédite. L'accumulation descriptive de ce qu'a avalé la narratrice Sophonie depuis son plus jeune âge nous plonge en même temps qu'elle dans ses souvenirs d'enfance, dans un passé glouton qui se décline en mille saveurs, synesthésies étonnantes convergeant vers l'abîme gustatif jubilatoire.

L'ogresse mine toute résistance par son foisonnement langagier, égayé çà et là de touches de créole. L'écriture, tantôt classique, tantôt libre et vivante dans la déformation ou l'invention de certains termes, rapproche le texte des grands mythes fondateurs où le merveilleux de l'anecdote bouscule les repères du réalisme contextuel.

Simon Roy

Abla Farhoud, Bohumil Hrabal (1914-1997)



Abla Farhoud
LE SOURIRE DE LA PETITE JUIVE

VLB, Montréal, 2011, 209 p. ; 24,95 $

Quatrième roman d'Abla Farhoud, ***Le sourire de la petite juive*** est d'abord une réflexion sur l'émergence de l'écriture. C'est un roman riche en jeux de miroirs, où l'œuvre proposée au lecteur est aussi celle projetée par le personnage de romancière qui en est l'héroïne. Françoise Camirand est, en effet, une écrivaine avérée qui se propose dès le début du roman de faire le récit de sa rue. Or, ses fiches sur les multiples personnages qui habitent la rue Hutchison semblent bien être celles que nous lisons, si bien que nous ne pouvons nous empêcher d'identifier Abla Farhoud à son personnage. Par ailleurs, la jeune hassid, Hinda Rochel, dont des pages du journal intime se glissent entre les fiches, est en fait la source, par son apparition souriante dans les rêves de Françoise, du désir de raconter sa rue qui envahit tout d'un coup la romancière.

Le livre interroge les liens qu'entretient le créateur avec ses personnages. Abla Farhoud ne semble pas pouvoir être identifiée à un seul d'entre eux, elle est en chacun. De même que, « quand un peintre fait un portrait, c'est toujours lui-même qu'il peint », l'écriture est d'abord exploration en l'autre de soi-même.

Or, c'est à travers une altérité très prononcée, presque impénétrable, celle illustrée par les hassidim, que ce roman explore les fortes similitudes entre des êtres en apparence très différents et touche du même coup à un des thèmes favoris de l'auteure, celui de l'immigration. La rue Hutchison est de toute évidence choisie pour sa multiplicité ethnique. Mais qui est l'autre ici ? Sont-ce les hassidim, les Grecs, les couples « mixtes » ? Sylvain Tremblay, le Québécois « pure laine », vedette *has been*, est-il vraiment mieux intégré à son environnement que Hinda Rochel ?

Profondément, nous serions tous des émigrés dans l'âme, semble nous dire Abla Farhoud dans une écriture urbaine qui hésite entre le recueil de nouvelles et le roman. Dans cette formule fragmentaire et pourtant toute faite de liens et de dépendances, se trouve soulignée la continuité entre les êtres malgré les parois en apparence rigides qui séparent leurs univers.

Soundouss El Kettani

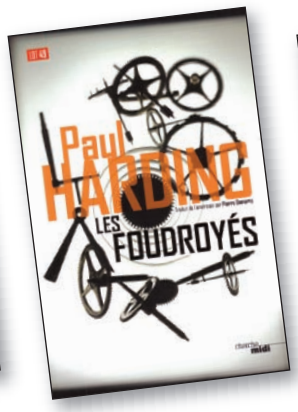
Bohumil Hrabal
COURS DE DANSE POUR ADULTES ET ÉLÈVES AVANCÉS

Trad. du tchèque par François Kérel

Gallimard, Paris, 2011, 112 p. ; 19,95 $

Cours de danse pour adultes et élèves avancés de Bohumil Hrabal (1914-1997) ne ressemble à rien d'autre. Encore plus acerbe que Thomas Bernhard, mais drôle comme un Réjean Ducharme, avec l'excès et la crudité d'un homme qui aurait trop bu, l'écrivain tchèque raconte en un peu plus de cent pages les épisodes marquants d'une vie rendue à son terme. L'œuvre se présente comme une longue phrase dans laquelle s'enchaînent des

poésie, prix Pulitzer 2010, premier roman



idées apparemment disparates, mais qui peu à peu dessinent une sorte de danse de la conscience. L'ouvrage donc, et comme l'indique d'ailleurs son titre, ne s'adresse pas aux lecteurs débutants… ni à un public non averti. « […] la vraie poésie doit faire mal, comme si on avait oublié une lame de rasoir dans son mouchoir et qu'on se coupait le nez en se mouchant, parce qu'un bon livre n'est pas fait pour endormir le lecteur mais pour qu'il saute de son lit et qu'il coure en caleçon taper sur la gueule de l'auteur. » Pas étonnant que deux de ses livres aient été pilonnés après l'invasion soviétique, en 1970, et qu'il lui fut pendant quelque temps interdit de publier. On invoqua alors les motifs de « grossièreté et de pornographie ». ***Cours de danse*** nous fait passer des scènes érotiques à la violence des tranchées à l'art puis aux considérations sur la religion, et cela sans transition, comme si toutes ces choses étaient faites d'une seule et même matière, comme si l'érotisme était violence et art, et que l'art était une guerre sans fin… On sort de cette lecture admiratif et ébranlé.

L'on doit souligner la nouvelle traduction de François Kérel, qui a su rendre toute la finesse et la vivacité de ce style en outre très musical. Le livre était paru une première fois en français en 1969, cinq ans après sa publication originale.

Judy Quinn

Cristina Montescu
LA MARGELLE DU SOLEIL
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2010,
116 p. ; 14 $

Née à Craiova, Cristina Montescu a étudié les langues et la littérature française en Roumanie et au Maroc. Elle a obtenu une maîtrise en études françaises au Québec où elle demeure depuis 2004. Ses poèmes et ses nouvelles ont été publiés dans plusieurs revues littéraires. Son deuxième recueil de poésie, ***Tristesse à chien mauve***, a paru à l'automne 2009 aux Écrits des Forges.

Pour peu que l'on soit attiré par une poésie romantique, toute en teintes ensoleillées, mais ô combien personnelle, le recueil ***La margelle du soleil*** envoûte. Certains poèmes témoignent de passages à vide, mais toujours l'auteure est à la recherche de lumière. Les rayons incandescents transpercent toutes les pages du livre, l'amour est partout présent : l'amour de soi, le couple ou l'absence de celui-ci.

Analyser un tel recueil peut être difficile, puisqu'il s'adresse avant tout aux sens. Les textes, de vrais petits bijoux, sont finement enfilés à l'intérieur de chapitres nommés avec poésie ; notons par exemple « Les orteils des étoiles ».

Il est difficile de ne pas vibrer à l'unisson avec ces courtes touches poétiques d'une réelle beauté, qui frappent dans le mille. La lecture de ce recueil m'a complètement soufflée, laissée sans voix. Enfin, elle m'a laissée totalement remplie par la voix de Montescu.

Bref, ***La margelle du soleil*** est un livre qui « *beugle* de soleil », pour reprendre les mots de l'auteure. On y trouve la beauté du choc des images, une poésie à la fois simple et riche. Les poèmes y sont courts, justes. Mais la plus grande force de cette œuvre, c'est qu'elle demande à être relue. Il s'agit ni plus ni moins que d'un buffet de canapés de mots délicieux qui donnent un petit frisson à chaque nouvelle bouchée.

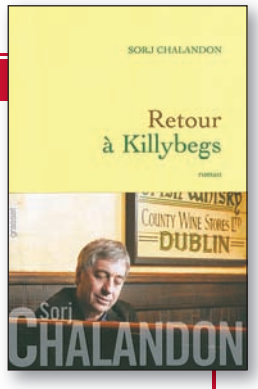
Mélanie Rivet

Paul Harding
LES FOUDROYÉS
Trad. de l'américain par Pierre Demarty
Le cherche midi, Paris, 2011,
186 p. ; 28,95 $

S'il existe un équivalent littéraire à Cendrillon, c'est l'Américain Paul Harding qui en est l'incarnation. Cet ancien batteur du groupe rock Cold Water Flat, reconverti à l'écriture la quarantaine venue, a vu le manuscrit de ses ***Foudroyés*** refusé par toutes les maisons d'édition établies jusqu'à ce qu'un tout petit éditeur, le Bellevue Literary Press, accepte de le publier. Sans le soutien d'un grand éditeur, sans couverture médiatique ou presque et avec un tirage de 3500 exemplaires seulement, ce récit méditatif qui raconte l'agonie d'un octogénaire allait pourtant décrocher le prix Pulitzer en 2010. Un honneur largement mérité.

Couché dans son lit de mourant, George est la proie d'hallucinations. Cet ancien réparateur d'horloges est persuadé que la maison qu'il a bâtie de ses propres mains est en train de s'effondrer sur lui morceau après morceau et, à sa suite, tout l'Univers. Si sa conscience du présent se décompose petit à petit comme un mouvement d'horlogerie, sa mémoire du passé est restée intacte. Dans ses états de semi-conscience, il se rappelle son enfance rude dans un bled perdu du Maine. Surtout, il se souvient de son père, Howard, qui, avec sa carriole tirée par une

Grand prix du roman de l'Académie française 2011



La violence imprègne ce livre de la première à la dernière page. La misère explique en partie la brutalité qui sévit à l'intérieur du cadre familial. L'alcoolisme du père fait de lui un fauve qui ne ressent la honte de sa folie que pour s'y replonger. Mais cette violence elle-même doit beaucoup à celle que l'Angleterre inflige aux républicains irlandais. Le père a sombré parce que toute dignité lui était interdite et sa mort fut celle d'un vaincu trop humilié pour survivre. Ni lui ni ses enfants n'ont eu d'autre choix que de se rapprocher de l'IRA et de chercher dans son combat une raison de vivre.

Tyrone, fils de révolté, milite avec fougue dans l'armée de l'ombre. Il s'illustre à tel point que l'accident qui coûte la vie à un pilier de l'IRA par sa faute doit être caché. Confesser sa bévue nuirait à la cause sacrée. Ce secret, Tyrone en endurera le feu pendant les décennies de détention auxquelles la justice britannique les a tous condamnés. Car, sans pitié, Chalandon ressuscite les années effroyables pendant lesquelles Margaret Thatcher laissait les détenus poursuivre jusqu'à la mort leur grève de la faim. Tout cela serait déjà insupportable si le secret de Tyrone ne tombait pas entre les mains des Anglais. Quand ceux-ci enclenchent le chantage, l'alternative devient inhumaine : laisser éclater une vérité qui ruinera l'image de l'IRA ou trahir discrètement la cause révolutionnaire.

Chalandon écrit une langue musclée ; il le faut puisqu'elle dit la violence. « Tom Wiliams avait le visage marqué et le regard d'un veuf. Jamais je n'entendrais autant de blessures dans la voix d'un autre homme » ; les protestants « n'ont d'irlandais que notre sang sur les mains » ; « Nous allions de tristesse en colère. J'écoutais la ville hachée. Les mots en fragments ». Quant il décrit les conditions de détention des militants de l'IRA, Chalandon ne nous en épargne aucun détail ; cela dépasse l'entendement.

Le pire, c'est que les trêves et même les traités censément étanches n'éteignent pas la haine. Les rivaux la combattent et apprivoisent la réconciliation, mais rien ne peut soustraire Tyrone aux risques d'un retour à Killybegs. S'il revient quand même en ces lieux, c'est en pleine conscience.

Laurent Laplante

Sorj Chalandon
RETOUR À KILLYBEGS
Grasset, Paris, 2011, 334 p. ; 29,95 $

mule, faisait la tournée de l'arrière-pays pour vendre « de la poudre de dentifrice et des bas de laine, du savon à raser et des rasoirs à manche » à aussi pauvres que lui.

L'esprit errant du mourant ramène également à la surface d'autres figures de son passé : sa mère d'abord, femme « stricte et austère », aigrie par son mariage, dont il dira que son sentiment vis-à-vis des siens « tenait plus du deuil et de l'amertume » que de l'affection ; un grand-père pasteur méthodiste toujours enfermé à rédiger des sermons dont personne ne saisissait le sens ; une fratrie aussi mal lotie que lui. Au final, toutes ces vies à demi ratées forment un clan de résignés.

Mais, plus que les contours de quelques destins particuliers, ce qu'on retient de la lecture des ***Foudroyés***, c'est la somptuosité de la plume de Harding, en particulier quand il décrit les grands cycles de la nature. Évoquant des jeux de l'enfance, il écrit par exemple : « Et les bateaux miniatures construits avec l'écorce de bouleau et des feuilles mortes, lancés dans une eau froide aussi claire que l'air ? Combien de flottes furent-elles ainsi propulsées jusqu'au milieu des étangs ou au fil des ruisseaux d'automne, chargées d'un trésor de glands, de plumes noires, ou d'une mante déconcertée ? Célébrons ces embarcations d'herbe au même titre que les grandes coques de fer qui fendent la mer, car toutes sont des improvisations nées des rêveries de l'homme, et toutes périront, sous l'assaut de l'océan ou d'une brise d'octobre ». Peut-on évoquer avec plus de délicatesse la tragédie de la destinée de l'homme ?

Yvon Poulin

Naomi Fontaine
KUESSIPAN
Mémoire d'encrier, Montréal, 2011, 111 p. ; 19 $

Une splendeur orgueilleuse finit par se dégager de cette misère crue, brute, presque atavique qui habite ce premier roman de Naomi Fontaine, jeune Innue de 23 ans, originaire d'Uashat. ***Kuessipan*** irradie une luminosité nordique qui puise sa source dans la fierté même de ses habitants confinés dans une réserve modeste du Grand Nord québécois.

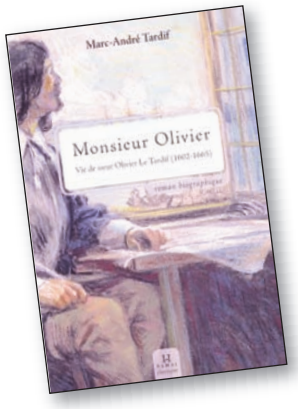
Hachées à coups précis de parataxes, les phrases courtes confèrent un rythme régulier, à la limite d'une paisible monotonie. À l'image d'une vie n'offrant pas beaucoup de surprises, dans la réclusion d'une réserve sans relief. La parole, parfois elliptique, voit son sens se clarifier au détour d'une allusion anecdotique (un décès tragique, un accident de voiture), où se racontent les pertes multiples dans un monde où les hommes et les femmes meurent bien trop jeunes. La langue, simple, est constellée de phrases souvent nominales au lexique limité sans accuser de pauvreté pour autant.

Dans une quête absolue d'essentiel, Naomi Fontaine excelle à débusquer l'inattendue beauté, pour compenser sans doute la laideur d'un monde qu'elle ne rejettera pourtant jamais. D'où le recours à cette prose poétique, seul baume assez puissant pour adoucir l'austérité et le mal de vivre. Une tonalité douce, tout en sobriété, mais de ces douceurs mal résignées qui couvent une rage contenue, une colère ravalée qui voudrait hurler la détresse, l'abandon, la profonde affliction.

Une teinte documentaire préserve le roman d'un hermétisme poétique dont on suppose à l'occasion le penchant naturel. Au fil de ces quelque 110 pages aérées, sont exposés les structures sociales, les rites séculaires. On y voit toute la difficulté du peuple innu de composer avec ce monde contemporain où les repères nouveaux risquent de l'éloigner de la voie féconde tracée par les ancêtres. Privés des valeurs masculines traditionnelles (chasse, pêche), les hommes de la réserve tentent, plutôt mal, de redéfinir leur rôle.

Sans complaisance, sans verser outre mesure dans la victimisation, Naomi Fontaine ne parle que de ce qu'elle porte en elle, ce qui fait de ***Kuessipan*** un ouvrage authentique, profondément intime, que la jeune Innue élève au rang d'hymne à la vie autochtone. Preuve que du sable aride peut miraculeusement jaillir une improbable fontaine d'eau pure.

Simon Roy

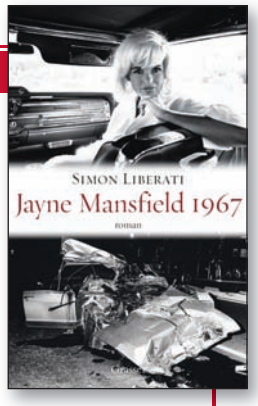


Marc-André Tardif
MONSIEUR OLIVIER
VIE DE SIEUR OLIVIER LE TARDIF (1602-1665), ROMAN BIOGRAPHIQUE
Septentrion, Québec, 2011, 278 p. ; 24,95 $

Biographie romancée, ou « roman biographique » comme le dit l'auteur en sous-titre, ***Monsieur Olivier*** tient plus de l'hommage d'un descendant respectueux à son ancêtre que de ce que le préfacier Jacques Lacoursière qualifie de « roman historique » : l'histoire prend le pas sur l'œuvre romanesque, et celle-ci éclot difficilement sous le poids des intérêts primordiaux d'un biographe à forte tendance hagiographique.

Une fois ces précisions apportées, il faut admettre que le lecteur découvre avec plaisir un acteur méconnu de l'histoire canadienne ; car Olivier Le Tardif a été tour à tour secrétaire et interprète de Champlain, navigateur au long cours, commis général de la Compagnie des Cent-Associés, procureur de la Nouvelle-France, juge prévôt et coseigneur de la seigneurie de la Côte de Beaupré et fondateur du village de Château-Richer. Cet homme à rôles multiples a été ainsi mêlé de près à l'administration et au développement de son pays d'adoption. Président-fondateur de l'Association des

Prix Fémina 2011



Pour qui connaît peu le destin de Jayne Mansfield, sex-symbol hollywoodien des années 1950 – ou pour quiconque s'intéresse aux dessous et revers de cette triste vie rêvée –, le roman que lui consacre Simon Liberati se révèle fascinant.

Oui, *Jayne Mansfield 1967* fascine. Tenant à la fois du roman noir et de la biographie (non moins noire), le roman pose un regard froid, détaché, non seulement sur la chute de l'actrice dans la violence, l'alcool, la drogue et le satanisme, mais aussi et surtout sur la force et la persévérance terrifiantes avec lesquelles elle se regardait elle-même chuter, entre angoisse et fou rire, ecchymoses et paillettes, sombre cauchemar et rose bonbon. À défaut de briller, elle a brûlé. Et, comme elle ne faisait jamais rien à moitié, la consumation fut totale.

Les abondantes descriptions donnent en fait à voir le délire sordide que furent les derniers mois de l'existence de la star – suite de plans et de séquences d'autant plus puissante que le talent premier de Mansfield était justement celui d'être *vue*. Aussi, à partir de la mort, étincelante et sanglante, de cette « vamp blonde à la mentalité de bébé », on entre dans la tête de toutes ces starlettes aux talents artistiques plus que restreints, mais dont la disposition à vivre une vie entièrement publique, à tout exhiber de leurs états d'âme comme de leurs excès, fait d'elles des bêtes de cirque dont raffolent les foules. Elle jouait sa vie, la petite « Jaynie », un point c'est tout. Même qu'elle jouait tellement qu'on en vient à se demander s'il ne lui restait de réalité que l'espace, le décalage – le jeu, donc – à partir duquel elle l'entrevoyait.

De plus, comme elle avait adopté l'extravagance comme mode de vie, même au plus fort de sa déchéance, Mansfield continuait d'alimenter la presse à scandales qui, en retour, lui permettait, à elle, de poursuivre, d'un cliché à l'autre et représentation après représentation, le spectacle de sa vie. D'ailleurs, elle découpait puis collait minutieusement dans d'innombrables albums tous les articles de journaux et de revues la concernant, même les moins flatteurs et les plus mesquins. Aussi peut-on presque affirmer que si sa carrière de vedette du grand écran a échoué, Jayne Mansfield aura eu l'intelligence impitoyable de reconnaître son échec et de le faire resplendir comme aucune autre étoile déchue avant ou même après elle ne l'aura fait. Et, par là même, étrangement, impudiquement, parfois vulgairement, de réussir sa vie, son œuvre, son rêve.

Alexandre Lizotte

Simon Liberati
JAYNE MANSFIELD 1967
Grasset, Paris, 2011, 195 p. ; 24,95 $

familles Tardif d'Amérique, Marc-André Tardif laisse de son ancêtre un portrait où se déploient ses qualités d'époux, de père, de « truchement » (*i. e.* interprète) et de gestionnaire. Nul élément négatif ne vient ternir le tableau si ce n'est la mention de la triple progéniture naturelle indienne qui commandait à l'intéressé la plus grande discrétion dans la société des Blancs.

L'auteur utilise l'artifice du récit de cette vie par Rémy de la Porte, personnage sans doute fictif dont le « Prologue » dit qu'il fut pendant 25 ans le secrétaire particulier et l'homme à tout faire d'Olivier Le Tardif. La Porte raconte l'enfance de son maître à Étables et sa formation de marin, en Bretagne, ses premières expériences canadiennes, à treize ans, son apprentissage de la vie nomade chez les autochtones, ses nombreux déplacements en France et en Nouvelle-France et ses activités de magasinier, d'administrateur et de seigneur, jusqu'à sa mort à Château-Richer, en 1665. Le texte convoque au passage quantité de figures bien connues de même que certains faits marquants de notre histoire, notamment la capitulation de Québec aux mains des frères Kirke et la constante menace iroquoise.

Le narrateur tient aussi un rôle d'informateur, au sens ethnographique du terme, lorsqu'il énumère les attributions du seigneur, décrit de nombreuses mœurs et coutumes indiennes, évoque le lucratif commerce des fourrures... Sa langue ne souffre par ailleurs pas d'un excès d'élégance, loin de là : outre qu'elle n'évite pas toujours les répétitions trop rapprochées et qu'elle n'écarte pas les clichés (*v. g.* « le majestueux Saint-Laurent », le « manteau blanc » de l'hiver, le « tapis » de feuilles de la forêt), elle donne dans l'ordinaire avec de courtes phrases généralement régies par la structure sujet-verbe-complément. Les historiens trouveront sans doute leur compte dans ce « roman », les amateurs de littérature beaucoup moins.

Jean-Guy Hudon